

ADMINISTRATION

4, rue Paradis, 4

ADRESSER MANDATS ET COMMUNICATIONS
A M. L'ADMINISTRATEUR

ANNONCES

A LYON : AGENCE FOURNIER

Rue Comfrot, 14

A PARIS : AGENCE HAVAS

Place de la Bourse, 9

L'ECHO DE LYON

JOURNAL REPUBLICAIN INDEPENDANT

RÉDACTION

42, rue de la République, 42

LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS
NE SONT PAS RENDUS

ABONNEMENTS

RHONE

ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES

3 mois, 5 fr.; 6 mois 10 fr.; 1 an, 18 fr.

AUTRES DÉPARTEMENTS

3 mois, 6 fr.; 6 mois, 12 fr.; 1 an, 22 fr.

AUJOURD'HUI :

Le Choléra. — M. Loubet au Havre.

Le Crime de Dierliel.

Une famille broyée par un train.

LES FÊTES D'HIER

Ce sont de belles fêtes républicaines qui ont été célébrées en Savoie, à Royan, dans le Gard.

Quelles loyales et solides populations que celles qui acclamaient devant le président de la République le centenaire de leur réunion à la France ! Elles sont patriotes et elles sont républicaines. Jamais, depuis 1871, la République n'a été un instant contestée en Savoie, jamais le suffrage universel ne s'y est démenti. On n'a pas oublié ce triomphal voyage qu'y fit Gambetta en 1872. Les Savoyards honoraient en lui l'homme qui avait été l'âme de la défense et celui qui travaillait à la fondation de la République.

C'était le moment où la calomnie s'en donnait à cœur joie contre Gambetta, où ceux qui ne pouvaient pas lui pardonner de n'avoir pas désespéré de la France, à qui il avait fait honte de leurs défaillances, inventaient contre lui les plus abominables légendes. Il fut bien vengé dans ce voyage en Savoie et dans l'Isère. On vit les mobiles et les mobilisés, tous ceux qui avaient fait leur devoir, qui n'avaient pas épargné leur sang, accourir au-devant de lui, le saluer de leurs cris enthousiastes, répéter avec lui : Tout pour la France par la République !

Gambetta nous a souvent dit que jamais, comme dans ce voyage, il n'avait senti vibrer l'âme française, l'âme républicaine, et ceux qui l'accompagnaient disent aussi que jamais il ne trouva de plus puissants accents, que jamais sa parole ne pénétra plus profondément au cœur des foules. La République est aujourd'hui indubitablement fondée, la France a reconquis sa place devant l'Europe. Je suis bien sûr que parmi les citoyens qui, hier, entouraient M. Carnot, plus d'un a reporté sa pensée vers ces jours de lutte où Gambetta ramenait les espérances, où il était véritablement « le commis voyageur » de la démocratie, où il annonçait l'avènement des nouvelles couches sociales, où il conviait tous les bons citoyens à l'union pour faire la République et refaire la France.

Pendant que les Savoyards fêtaient le centenaire de leur réunion à la France, on inaugurerait à Royan la statue élevée par ses compatriotes à un vaillant homme, à un homme de bien, à un écrivain qui a marqué sa place parmi les meilleurs. Eugène Pelletan n'a jamais écrit une ligne qui ne fût consacrée à la défense de la République et de la pensée libre. Sous l'Empire, il a lutté pied à pied. Dans les plus mauvais jours, quand plus d'un se réservait, le crime l'a trouvé devant lui au nombre de ses adversaires irréconciliables. Au 4 Septembre, il n'a pas hésité un plus.

On a parlé d'ambition pour ces hommes qui ce jour-là se sont jetés dans la fournaise ! Quelle ironie cruelle ! Les ambitieux, ce n'étaient pas ces hommes qui acceptaient sans pâlir la plus effroyable des responsabilités, c'étaient ceux qui se réservaient, ceux qui, dans leur tranquille prudence, prononçaient le mot sur ces bons bourgeois de Calais

que Spectator citait l'autre jour et qui est malheureusement trop vrai.

Enfin, et de toutes ces fêtes, c'est celle-ci, la plus modeste, qui m'a le plus profondément touché, à Pompignan, dans le Gard, un hommage était rendu à l'ancien commandant du corps franc des Vosges, au colonel Bourras, à qui les survivants de ses compagnons d'armes ont élevé une statue. Jamais soldat ne fut plus complètement et plus simplement son devoir. On a dit, on dit encore beaucoup de mal des francs-tireurs. Ils ont eu leur large part des injures et des calomnies dont la réaction abreuva quiconque avait pris part à cette défense nationale qu'elle voulait déshonorer.

Les plus indulgents les considéreraient comme ayant été des non-valeurs. Ce n'était pas l'avis des Allemands qui pour première condition de l'armistice imposaient le licenciement des corps francs. Cette injustice se comprend du reste et s'explique. On ne pensait qu'à francs-tireurs galonnés et empanachés qui battaient le pavé, qui opprimaient le trottoir dans les rues de Tours et de Bordeaux. On oubliait ceux qui avaient été au feu, qui s'étaient battus obscurément et que les Prussiens fusillaient très bien quand ils les prenaient. Justice aujourd'hui leur est rendue. Pour ces héros inconnus et méconnus, la statue élevée au commandant du corps franc des Vosges est plus qu'une réhabilitation, c'est une glorification.

RANC.

LA POLITIQUE

On fait un certain bruit autour d'entrevues qui auraient eu lieu dernièrement à Rome entre le pape, le nonce du pape à Paris, et l'ambassadeur de France auprès du Saint-Siège. Naturellement, messieurs les cléricaux-constitutionnels annoncent par avance que le parti républicain-catholique gagne chaque jour du terrain et ils ajouteraient volontiers qu'ils ne vont pas tarder à être aussi bien vus par notre gouvernement que par le pape. Je suppose qu'ils ne tarderont pas à calmer ces transports. Le parti républicain — même dans sa partie modérée — est composé de gens qui y voient aussi clair que les cléricaux ; — et ces derniers ont le tort de dire trop franchement quelle est leur manœuvre et quelles sont leurs espérances.

Je lisais hier dans le *Nouveliste* sous ce titre : « Les Catholiques de France », un article des plus édifiants et dont voici le passage capital : Jamais, quoiqu'on ait osé l'affirmer, Sa Sainteté ne nous a demandé de crier : *Vive la République*, contre nos croyances. Nous en avons pour garant, non seulement la parole de l'observateur romain, fidèle interprète de la pensée pontificale, dans un article récent qui a été reproduit par plusieurs journaux religieux, mais le bon sens lui-même.

Ce pourrait, en effet, signifier dans la bouche du chef de l'Eglise ce cri de « Vive la République » appliqué au gouvernement qui régit la France ?

Vive la République, c'est à dire la forme républicaine en elle-même, qui peut être acceptée par l'Eglise comme toute autre forme de gouvernement honnête ? — C'est une vérité de la Palisse.

Vive la République, telle qu'elle existe avec ses principes, ses lois et ses hommes ? — Ce serait une impiété.

Ce cri de « Vive la République ! » ne pourrait avoir qu'un sens, un seul : nous acceptons le navire et la forme du navire, mais à la condition de jeter l'équipage à la mer et de prendre sa place. Il ne faut pas qu'il y ait d'équipage, voilà le seul sens qu'un catholique puisse donner à ce cri.

Au moins en voilà un qui est franc. Il dit ce que nous disons depuis le premier jour : La politique change mais l'idée et le projet ne changent pas et ne changeront jamais.

— Du reste, continua la marquise, sans compter Clément qui sera certainement allé lui dire ce qui se passe, tout ce remue-ménage l'éveillera à coup sûr, et elle viendra, sois-en certaine.

La fidèle Gasconne ne répondit point ; d'autres domestiques commençaient à l'entourer, à la remplacer, dans les soins à donner au marquis, soins que Madeleine dirigeait avec une intelligence et une énergie extraordinaires.

Clément Gaube n'était point revenu. Aucun de ceux qui étaient là, affolés d'inquiétude, ne remarquait son absence.

Une mortelle demi-heure se passa. Madeleine continuait ses insufflations dans la bouche du malade, pendant que Jeannie le frottait de toutes ses forces.

Enfin, un gémissement sortit des lèvres de M. de Cypières.

Madeleine, à cet instant-là, assise au pied du lit, se dressa comme mue par un ressort.

— Horace ! dit-elle, reconnaissez-moi... parlez-moi...

Le pape a vu qu'il ne pouvait plus espérer nous manger à la sauce monarchique, il essaye de la sauce républicaine. Mais il a beau varier l'assaisonnement, le morceau est trop dur à digérer.

Etes-vous partisan des lois scolaires et militaires — entrez dans la famille républicaine.

Protestez-vous contre ces deux lois ? — vous êtes des ennemis et nous croisons la baïonnette. Voilà l'alternative, voilà le dilemme auquel, tout pape qu'il est, Léon XIII ne peut pas répondre et le nonce pas mieux que lui.

JEAN-CLAUDE.

DEPÊCHES

PAR SERVICE SPECIAL

Informations Politiques

Paris, 6 septembre.

L'ESCADRE FRANÇAISE A GÈNES

La division d'escadre de la Méditerranée chargée de représenter la France à Gènes, a quitté le golfe de Jouan aujourd'hui, elle sera à Gènes demain mercredi, vingt-quatre heures avant l'arrivée du roi Humbert qui doit avoir lieu le 8 septembre.

L'amiral Riennier, commandant l'escadre d'évolution qui est à la tête de cette division est porteur d'une lettre du président de la République au roi d'Italie. Cette lettre est contresignée par M. Ribot, ministre des affaires étrangères, et elle sera remise dans une audience privée dont le roi fixera le jour des son arrivée.

La division navale française restera à Gènes pendant les cinq jours que dureront les fêtes.

CONGRÈS COMMERCIAL INTERNATIONAL

La première séance du congrès commercial international a eu lieu aujourd'hui ; plusieurs discours ont été prononcés. Ce n'est que demain qu'on discutera les questions à l'ordre du jour.

MORT DU GÉNÉRAL CIALDINI

On annonce la mort du général Cialdini, ancien ambassadeur d'Italie à Paris.

RETOUR DE M. CARNOT

Fontainebleau, 6 septembre.

M. Carnot est arrivé à Fontainebleau à minuit 40. Il a pris congé, sur le quai de la gare, de M. Ribot, puis il s'est rendu au palais avec le général Boriani et les officiers d'ordonnance qui l'attendaient à la gare.

Le train présidentiel a repris sa marche vers Paris, où il est arrivé à deux heures du matin, ramenant le ministre des affaires étrangères.

LA FÊTE DU 22 SEPTEMBRE

Quimper, 6 septembre. Le préfet du Finistère vient d'envoyer une circulaire à tous les maires pour les engager à voter un crédit pour illuminer le 22 septembre. Mais une trentaine de communes au plus, y compris les chefs-lieux, ont voté un crédit quelconque.

EN ITALIE

Rome, 6 septembre. Le décret de dissolution de la Chambre paraîtra sous peu de jours. La lutte électorale ne sera vive que dans la Lombardie et le Midi.

Les catholiques s'abstiendront, se conformant ainsi aux ordres du pape. On considère comme sûr l'élection à Rome de M. Barsilli, candidat irrédentiste. Le gouvernement ne le combattra pas.

ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE AUX ÉTATS-UNIS

Washington, 6 septembre. La lettre de M. Harrison acceptant d'être reporté comme candidat républicain pour la présidence des États-Unis a été publiée hier. M. Harrison se prononce pour la protectionnisme et le libre-monnaie de l'argent.

L'ÉVACUATION DE L'ÉGYPTE

Londres, 6 septembre. Le *Daily Chronicle* reçoit de son correspondant au Caire la nouvelle que le bruit couru que toutes les troupes britanniques évacueraient le Caire à la fin de l'année,

laissant seulement une petite garnison dans la citadelle.

Ce journal ne croit pas à l'exactitude de ce bruit, qui ne concorde pas avec les vues de lord Rosebery et de M. Gladstone, et qui a dû être lancé par des spéculateurs.

Nouvelles Militaires

Paris, 6 septembre.

Ce n'est pas seulement la désignation du vice-amiral en remplacement de M. Ribell, comme préfet maritime de Rochefort qui préoccupe M. Burdeau. Les cadres supérieurs de la marine sont très pauvres, M. Burdeau cherche à qui il donnera le poste prochain, le commandement de l'escadre cuirassée, en remplacement de l'amiral Riennier, dont les pouvoirs ne seront pas prolongés.

Le vice-amiral Layral remplirait les conditions réglementaires, mais sa santé laisse à désirer. Il est question de le soumettre au conseil d'enquête médical, qui statuera sur sa capacité à exercer un grand commandement sur mer.

Après l'amiral Layral, il y a l'amiral Vignes, qui vient en second rang ; mais sa personnalité serait très discutée par les feuilles radicales. Les autres amiraux susceptibles de remplacer l'amiral Riennier sont trop près de la limite d'âge ou pas assez anciens dans leur grade.

La mission russe extraordinaire déléguée aux grandes manœuvres du 6^e corps se compose du général-lieutenant Sirokoff, du colonel Wankowsky, fils du ministre de la guerre et du capitaine prince Engelhardt.

Le général de Boissière a réuni hier soir ces officiers dans un dîner intime, en son hôtel du boulevard Saint-Germain et auquel assistaient le général russe baron Fredericks, le général de Miribel et le lieutenant-colonel Davignon, chargé de piloter les officiers étrangers aux grandes manœuvres.

La mission, qui était descendue à l'hôtel du Heider, a pris le train à huit heures quarante du matin, à la gare de l'Est.

Deux brevets de grand-croix de l'ordre de l'Épée de Suède viennent de parvenir au ministère des affaires étrangères. Les deux titulaires sont M. le général Brugère, commandant la 12^e division d'infanterie et M. le général Munier, commandant la 38^e division.

RENDEMENT DES IMPÔTS

Paris, 6 septembre.

L'administration des finances vient de publier le rendement des impôts et des revenus indirects, ainsi que des monopoles de l'État, pendant le mois d'août 1892.

Les résultats accusent une plus-value de 1,433,100 francs par rapport aux évaluations budgétaires et une diminution de 1,316,900 francs par rapport à la période correspondante de 1891.

Par rapport aux évaluations budgétaires, il y a une plus-value sur : l'enregistrement, 3,680,400 ; les contributions indirectes, 3,350,000 ; les sucres, 1,698,000 ; les contributions indirectes : les monopoles, 290,000 ; les postes, 492,900 ; les télégraphes, 352,000. Les moins-values portent sur : le timbre 2,270,000 francs ; l'impôt de 4/10 sur les valeurs mobilières, 3,500 ; douanes, 6,683,800 ; sels, 69,000.

Par rapport au mois d'août 1891, il y a une augmentation sur l'enregistrement, 2,417,000 ; les sels, 48,000 ; les sucres, 632,000 ; les contributions indirectes, les monopoles, 721,000 ; les postes, 43,400 ; les télégraphes, 298,700. Il y a une diminution sur : le timbre, 1,617,000 ; l'impôt de 4/10 sur les valeurs mobilières, 27,000 ; les douanes, 2,603,000 ; les contributions indirectes, 4,003,000.

Le produit des huit mois écoulés présente une plus-value de 34,619,700 francs par rapport aux évaluations budgétaires et une augmentation de 61,970,600 francs par rapport aux recouvrements de la période correspondante de 1891.

AU DAHOMEY

Kotonou, 6 septembre.

La canonnière à hélice *Scorpion* est arrivée aujourd'hui devant Kotonou où elle vient remplacer le croiseur de 2^e classe *Sané*, rentré en France.

La flottille du golfe de Bénin se trouve donc désormais complétée et définitivement composée comme suit :

Croiseur de 3^e classe *Talisman* (commandant Marquer, capitaine de frégate) ; aviso à roues *Brandon* (commandant Jacquet, lieutenant de vaisseau) ; aviso à roues *Hé-*ron) commandant Rougelot, lieutenant de vaisseau) ; aviso à roues *Mésange* (commandant Le Bris, lieutenant de vaisseau) ; canonnière à hélice *Scorpion* (commandant Ytler, lieutenant de vaisseau) ; canonnière à roues arrière construite par la maison Yarrow, de Londres, l'*Opale* (commandant Latourette, enseigne de vaisseau) ; chaloupe-canonnière *Corail* (commandant de Fésigny, lieutenant de vaisseau) ; chaloupe-canonnières *Emeraude* et *Topaze*, commandées par des premiers maîtres d'équipage.En tout, neuf bâtiments placés sous les ordres du capitaine de frégate Marquer, qui exerce le commandement du *Talisman* et qui, depuis le départ du capitaine de vaisseau Reyniers, qui commandait le *Sané*, a pris le titre de commandant supérieur des bâtiments réunis dans le golfe de Bénin et mis à la disposition du colonel Dadd.La canonnière *Opale* et les trois chaloupes canonnières, *Corail*, *Emeraude* et *Topaze*, qui font le service des lagunes et des rivières sont placées sous les ordres de M. le lieutenant de vaisseau de Fésigny.Le *Talisman* est un bâtiment en bois de 1,333 tonnes de jauge, armé de 10 canons et monté par un équipage de 154 hommes. Le *Brandon* est un bâtiment en bois de 593 tonnes, armé de 6 canons et monté par un équipage de 90 hommes. Le *Héron*, construit en fer, a 536 tonnes, 6 canons et 80 hommes d'équipage. La *Mésange*, construite en bois, jauge 574 tonnes, est armée de 6 canons et montée par 67 hommes. Le *Scorpion* déplace 473 tonnes ; il a 5 canons et 84 hommes d'équipage.Sur la lagune, l'*Opale* est armée de trois canons-revolvers de 37 millimètres sur le pont principal et de quatre canons à tir rapide de 37 millimètres sur le pont supérieur.

Notre flottille du Bénin présente donc un total de près de 4,000 tonnes, avec une cinquantaine de canons et un effectif d'environ 500 hommes d'équipage.

La Grève de Carmaux

Paris, 6 septembre.

Suivant une dépêche de Carmaux à l'*Éclair*, les ouvriers auraient surpris la lettre suivante, que faisait distribuer la Compagnie à certains ouvriers pour qu'ils la mettent à la poste, à l'adresse du directeur :

Le sieur... ouvrier mineur au puits de... vient prier le directeur de bien vouloir faire tout ce qui dépendra de lui pour faire reprendre le travail le plus tôt possible.

(Signature).

Les ouvriers ont pu s'en procurer une copie qu'ils ont remise à MM. Calvignac et Baudin, lesquels ont télégraphié la dépêche suivante au préfet d'Albi :

Nous vous signalons les manœuvres de l'infamie Compagnie. Celle-ci fait parvenir à divers ouvriers une lettre écrite et signée d'avance de leur nom, avec injonction de la mettre à la poste, sous peine d'être signalés pour l'avenir. C'est une menace sans condition que ne peut tolérer le gouvernement.

BAUDIN, CALVIGNAC.

Le préfet est arrivé à Carmaux hier à deux heures. Il s'est rendu chez MM. Baudin et Calvignac, avec qui il a eu une entrevue.

Ce soir, à huit heures, les mineurs se réuniront pour dénoncer les procédés de la Compagnie.

Un Incident

Ce matin, à la suite de l'effervescence produite par les lettres remises aux grévistes et dont nous entretenons ma précédente dépêche, les grévistes ont voulu empêcher deux hommes, désignés pour faire sous la direction des ingénieurs des travaux de conservation, d'aller à leur travail. Quarante gendarmes escortaient la voiture où ces hommes avaient pris place avec les ingénieurs, lorsqu'à cent mètres du château du marquis de Solages une trentaine de grévistes ont, malgré les exhortations de MM. Baudin et Calvignac, injurié et menacé les deux ouvriers.

Un gréviste, armé d'un bâton, a été arrêté par un gendarme. Cette arrestation n'a pas été maintenue.

Questions Lyonnaises

L'ASSOCIATION DES ÉTUDIANTS

Grosse question, celle-là, et peu connue en dehors du monde universitaire. Elle est cependant d'un intérêt puissant, — et la voici qui devient de haute actualité. L'association des étudiants des facultés de l'État remet aujourd'hui au président du conseil général une demande de subvention — et elle l'appuie d'un exposé de motifs très net, très complet et très concluant.

Il faut d'abord faire quelque peu l'histoire de la question. C'est en 1886 qu'a été fondée l'association des étudiants des facultés de l'État. L'idée avait été lancée sous l'inspiration des professeurs. On demandait à chaque étudiant une faible cotisation de dix-huit francs par an, et, pour ce prix, on leur donnait un vaste cercle situé au n° 93 de la rue de l'Hôtel-de-Ville, un cercle où ils trouvaient une bibliothèque qui compte à cette heure de six à sept cents volumes (il y a peu de temps le ministre de l'instruction publique lui faisait don du fameux dictionnaire *Dechambre* en cent volumes). — C'était en même temps un lieu de réunion, une association de secours, un groupement laborieux, on y organisait des conférences littéraires et scientifiques, les étudiants des diverses facultés s'y mêlaient et s'y unissaient pour y mieux cimenter la camaraderie devenue de la solidarité confraternelle, — dès le début l'association comptait près de six cents adhérents — la moitié au moins de la jeunesse universitaire lyonnaise.

Il va sans dire que les professeurs de la Faculté restaient à la tête de l'association et en formaient le comité consultatif. L'esprit de cette jeunesse ainsi recrutée et ainsi dirigée était franchement républicain et l'association ouverte à toutes les idées modernes ; — malheureusement, à ce moment, un vent de discorde passa par là.

Les facultés de Lyon comptent, *grosso modo*, sept à huit cents étudiants en médecine, deux cent cinquante à trois cents étudiants en droit et le reste de notre population universitaire appartient aux autres facultés, lettres, sciences, pharmacie.

Les étudiants en médecine, qui représentent numériquement le plus gros bataillon de l'université lyonnaise, ont-ils trouvé qu'il y avait trop de leur influence n'était pas assez grande, ou bien les a-t-on « savamment » mis en défiance contre l'association, — y a-t-il eu de petites compétitions causées par des personnalités brouillonnées, — je ne sais. Mais toujours est-il qu'ils ont quitté en grande partie l'association, composée aujourd'hui de deux cents étudiants seulement, — parmi lesquels il n'y a guère qu'une trentaine d'élèves en médecine.

Ce n'est pas que les étudiants en médecine n'aient éprouvé le besoin de se réunir, de se fréquenter et de s'entraider. Ils ont essayé de fonder une association, dont le nom « Cercle médical » indiquait bien le but et la sélection. Ils n'ont pas réussi. Le Cercle médical n'existe plus et le seul lieu de réunion de nos jeunes gens, c'est encore et toujours l'association de la rue de l'Hôtel-de-Ville — pour ceux qui en font partie. Le seul, — non, l'entre-mêlé ici dans le vif de la question et dans ce qu'elle a de plus intéressant pour nous. Il existe à Lyon une institution mal définissable, mais très agissante. Cette institution, incarnée en un homme, un jésuite — le père Bréard — tirant ses revenus de sources plus ou moins mystérieuses, s'est dressée à la porte des facultés de

Feuilleton de l'ECHO DE LYON

7 Septembre

31

MÈRE ET MARTYRE

PAR

PAUL D'AGREMONT

PREMIÈRE PARTIE

LE MYSTÈRE DE L'OMBRE

— Donnez que je le frictionne à votre place, dit-elle.

Vous êtes exténuée. Asseyez-vous. Et la brave fille en effet se mit en devoir de prodiguer à M. de Cypières les mêmes soins intelligents que Madeleine.

— Est-ce une nouvelle crise ? demanda-t-elle à la marquise, sans s'interrompre de frotter.

— J'ai peur que non, dit celle-ci en regardant autour d'elle avec une sorte de stupéur épouvanté.

— Comment donc cela lui a-t-il pris ? — Ah ! je ne le sais pas. Je dormais profondément ; un cri terrible m'a réveillée en sursaut. J'ai sauté à terre, et je suis accourue ici en ayant mon peignoir à la main. La chambre était dé-

serte, et j'ai trouvé le marquis dans l'état où tu le vois encore ; mais bien plus froid, et comme mort.

— Et Clément, où était-il ? — Il entra par la porte du corridor, comme j'arrivais par celle de ma chambre.

— Avouez que tout cela est bizarre... — Surtout terrible !... fit Madeleine à voix basse, les lèvres tremblantes, et une grande ride coupant en deux son front pur.

Les autres domestiques entraient. — Vite, dit Madeleine ; Hilaire courez chez M. le docteur Sintély et priez-le de venir sur-le-champ.

Partez devant, on attellera le coupé qui ira à votre rencontre. — Clément est descendu donner des ordres à l'écurie.

— Bien ; faites rapidement. Elle hésita quelques secondes, puis tout à coup, très troublée et à voix plus basse :

— Et vous, Baptiste, continua-t-elle, allez au plus tôt chez M. l'abbé Sintély, et dites-lui que je l'attends sans tarder. Les deux domestiques disparurent comme des ombres.

— Vous devriez faire prévenir la vicomtesse, murmura Jeannie à l'oreille de sa sœur de lait.

Madeleine se révolta et, avec un éclat de colère bien en dehors de sa douceur habituelle :

— Eh ! laissez-la où elle est, dit-elle vivement. Nous n'avons guère besoin d'elle ici.

Cependant la maison s'éveillait, s'emplantant de bruit, d'allées et venues du haut en bas.

— Du reste, continua la marquise, sans compter Clément qui sera certainement allé lui dire ce qui se passe, tout ce remue-ménage l'éveillera à coup sûr, et elle viendra, sois-en certaine.

La fidèle Gasconne ne répondit point ; d'autres domestiques commençaient à l'entourer, à la remplacer, dans les soins à donner au marquis, soins que Madeleine dirigeait avec une intelligence et une énergie extraordinaires.

Clément Gaube n'était point revenu. Aucun de ceux qui étaient là, affolés d'inquiétude, ne remarquait son absence.

Une mortelle demi-heure se passa. Madeleine continuait ses insufflations dans la bouche du malade, pendant que Jeannie le frottait de toutes ses forces.

Enfin, un gémissement sortit des lèvres de M. de Cypières.

Madeleine, à cet instant-là, assise au pied du lit, se dressa comme mue par un ressort.

— Horace ! dit-elle, reconnaissez-moi... parlez-moi...

La main glacée du mourant eut la force de serrer celle de la marquise.

Il voulut parler ; il ne le put ; mais son regard, regard inexprimable de tendresse, d'amour et en même temps de douleur, l'enveloppa, tandis que deux grosses larmes roulaient sur ses joues toujours livides.

Bien tôt, terrassé par l'effort qu'il venait de tenter, M. de Cypières retomba sur ses oreillers les yeux clos, plus pâle, plus immobile qu'avant.

Le froid revint, murmura Jeannie, il faut l'envelopper de nouveau de linges chauds. Faites passer les couvertures qui sont devant le feu.

On lui obéit.

Madeleine pendant ce temps, avait préparé du thé brûlant additionné de rhum.

Aidé de Jeannie, elle parvint à le faire avaler au malade.

L'effet ne se fit pas attendre.

M. de Cypières ouvrit les yeux.

— Du café !... put-il enfin balbutier d'une voix à peine distincte.

On courut à l'office ; mais pendant les dix minutes qu'il fallut pour le rapporter et le faire chauffer sur une lampe à esprit-de-vin, le marquis reprit sa rigidité silencieuse de cadavre.

Il venait néanmoins de boire le breuvage demandé par lui, lorsqu'un grand bruit se produisit dans le corridor ; en même temps la porte s'ouvrit brusquement, et Raymond Sintély

L'Etat et s'est attaquée spécialement à la population universitaire de notre Faculté de médecine.

Dans une immense maison de l'impassée Cathelin, le père Brézard accueille tous les étudiants en médecine qu'on lui recrute. Il leur donne des salles d'études, une bibliothèque presque aussi complète que celle de la Faculté, il loge pour cinq francs par mois ceux qui veulent être logés, il nourrit à seize sous par repas ceux qui veulent être nourris, il a des conférences à lui, il seconne discrètement les étudiants nécessaires, il reçoit sans difficulté tous ceux qu'amènent leurs camarades brézardiens. Il les nourrit, à seize sous, un mois, deux mois, trois mois, sans rien leur demander, pas même une patente, mais les surveillant du coin de l'œil, suivant attentivement le travail de cristallisation cléricale qui se fait peu à peu dans ces cervelles, grâce à l'air ambiant, grâce à ce qui s'y dit et s'y redit sans cesse ; si bien qu'entré là-dedans un jeune homme est bien vite façonné à ce nouveau milieu — et que le parti cléricol compte un brézardien de plus qui, de mieux en mieux mis au pli jésuitique, deviendra plus tard un partisan résolu des doctrines politiques et sociales contre lesquelles nous sommes obligés de lutter sans paix ni trêve.

L'idée géniale qui a présidé à l'institution Brézard est celle-ci :

Comme les facultés catholiques ne battent que d'une aile et sont destinées à périr d'inanition, comme, d'autre part, les parents qui ne sont pas des cléricaux militants refusent d'y placer leurs enfants, il s'agit de se servir de la Faculté de l'Etat pour lui faire produire quand même une pépinière de cléricaux. C'est ce que réalise le père Brézard qui, plus ou moins complètement, tient de deux à trois cents étudiants en médecine, qui les pécrit lentement et sûrement à ses idées et à ses théories, — et qui chaque année en envoie trente arrivés à la Faculté de médecine, plus de quatre-vingts ont été déjà acceptés par le père Brézard.

Dame, outre l'instruction, les conférences, les bibliothèques, il leur donne à manger et à se loger presque pour rien. C'est tentant, et une fois qu'on y est allé quelque temps en amateur, on y reste en prosélyte, — c'est d'ailleurs le système employé de tout temps par ces messieurs de la Compagnie de Jésus ! Il est excellent.

Or, c'est en face de l'institution Brézard qu'il faut venir en aide à l'association de la rue de l'Hôtel-de-Ville. Elle est forcément dans un flagrant état d'infériorité. Elle n'a pas de subsides mystérieux pour loger et nourrir ses adhérents presque pour rien — et tout à fait pour rien quand ils n'ont pas d'argent. Elle demande au contraire une cotisation annuelle à tous ses membres, — mais, quand même, elle accepte la lutte dans ces conditions — pourvu qu'on l'aide un peu.

Déjà le ministère donne une petite subvention d'un millier de francs. Elle voudrait que — comme dans bien d'autres villes, — le conseil général lui accordât deux mille francs.

Il vaut mieux, je suppose, encourager l'éducation républicaine de nos jeunes étudiants, qu'encourager l'élevage des chevaux de course. Il ne faut pas oublier que ces jeunes gens payent un loyer de 3,800 francs, et que rien qu'en abonnements de journaux scientifiques et en achats de livres, ils ont une somme énorme à dépenser chaque année.

Le devoir de nos assemblées républicaines est d'encourager l'Association, de lui permettre de lutter contre les entreprises cléricales qui envahissent peu à peu notre population universitaire, — et, en aidant à la prospérité de l'Association, d'y ramener tous les dissidents qui, sans s'en douter, font le jeu du malin jésuite de l'impassée Cathelin.

C'est pour cela que nous venons avec le plus grand plaisir nous adresser au conseil général pour lui recommander la pétition qui va être remise aujourd'hui à son président.

En quoi, je lui garantis qu'il aura fait de la bonne besogne républicaine.

PAUL BERTINAY.

Manifestation Francophile à Varsovie

Vienne, 6 septembre.

La Gazette de Varsovie, qui est l'organe attitré du gouvernement général, rapporte un incident très caractéristique qui s'est produit, il y a quelques jours, au camp de Mokotow, près Varsovie.

Les troupes étaient en ligne, musique en tête et s'apprêtaient à rentrer dans leurs casernes respectives, lorsque parurent les drapeaux français au congrès des chemins de fer, qui revenaient à Saint-Petersbourg avec le ministre des travaux publics.

Dès qu'il les aperçut, le commandant en chef donna l'ordre de jouer l'hymne national russe. Les Français se découvrirent et répondirent par le cri de : « Vive la Russie ! » auquel cent mille voix répondirent par le cri de : « Vive la France ! »

La musique joua ensuite la Marseillaise. Des hurrahs l'accueillirent, mêlés aux cris de : « Vive la France ! Vive la Russie ! » Les drapeaux français furent invités à un dîner chez le commandant en chef. On y porta de nombreux toasts à la France et à la Russie. Le général russe, répondant à M. Picard, a bu à l'union fraternelle des armées française et russe. L'émotion était profonde.

INTERVIEW DU CAPITAINE BINGER

Marseille, 6 septembre.

Je viens d'être reçu par le capitaine Binger que j'ai interviewé sur son dernier voyage. Selon mon attente, je n'ai pas obtenu grand-chose de nouveau, tout au plus de ce qui s'est passé au cours du voyage de la mission ayant été envoyé par correspondance et publié dans un journal de Paris par M. Marcel Monnier, un des compagnons de Binger.

Le capitaine est persuadé que les Anglais étaient partis avec l'intention bien arrêtée

de laisser les choses en l'état, d'où l'échec de la mission.

On connaît la défection des porteurs dans le Baoulé. A la suite de cette défection, Binger se rendit dans le Diamara et le pays des Gammes et conclut des traités avec les peuplades de ces contrées. De là l'explorateur parcourut à nouveau une partie des régions explorées par lui en 1888.

Le docteur Crauzas a été envoyé vers le Nord, pour rechercher les papiers de Méraud.

Le capitaine Binger a confiance dans la bonne réussite de cette mission. Quoique son dernier voyage n'ait pas donné tous les résultats qu'on attendait, le capitaine Binger s'en retourne satisfait. Par tout, l'explorateur et ses compagnons ont reçu un excellent accueil.

Tous les pays qu'ils ont traversés étaient en pleine prospérité et M. Binger estime qu'il y aurait beaucoup à faire avec ces régions. Pendant tout le voyage, les membres de la mission ont joui d'une parfaite santé. Le capitaine Binger rapporte de nombreux collections, des photographies, des plans et des observations astronomiques.

L'ESPION GREINER

Paris, 6 septembre.

Aujourd'hui, à midi, est venue devant la cour d'assises de la Seine l'affaire de l'espion Greiner, l'employé du ministère de la marine qui vendait des plans au capitaine Borup, attaché militaire des Etats-Unis.

Greiner est prévenu de :
1° Vol qualifié de documents, au ministère de la marine ;
2° Espionnage.

M. Feuillotey préside les débats ; M. Laffon, avocat général, occupe le siège du ministère public. M. Lacaille est au banc de la défense.

Les débats ont lieu à huis clos. Après 45 minutes de délibération, le jury a rapporté un verdict de culpabilité sans circonstances atténuantes.

En conséquence, Greiner a été condamné à 20 ans de travaux forcés et 20 ans d'interdiction de séjour.

LE CHOLERA

M. LOUBET AU HAVRE

Le Havre, 6 septembre.

M. Loubet, ministre de l'intérieur, accompagné de MM. Monod, Proust, Bruardel et d'Hendil, préfet de la Seine Inférieure, est arrivé à midi 40.

Il a été reçu à la gare par le maire et les adjoints, par MM. Siegfried et Faure, députés, le sous-préfet, les docteurs Gilbert et Launay.

Le maire a souhaité la bienvenue à M. Loubet qui a répondu en quelques mots : « Je sais, a-t-il dit en terminant, ce que vous avez fait, vous et votre conseil municipal. »

Le cortège s'est rendu en voiture à la sous-préfecture.

Dans le salon, une conversation s'engage, au cours de laquelle le maire assure que les pompiers anglais venus au dernier concours et la corvette néerlandaise n'ont emporté aucune maladie en quittant Le Havre.

Quelques instants après, M. Loubet est allé visiter un poste de police, rue des Frères, et se rendre compte du fonctionnement du service médical et de désinfection ; le maire lui a donné des explications ; M. Monod a interrogé un sous-brigadier de police qui allait désinfecter une maison.

Le service est fort bien organisé. M. Loubet a visité le hangar aménagé au bassin de l'Eure et complimenté les autorités pour la bonne organisation du local ainsi aménagé où se trouve actuellement 62 personnes.

Le cortège s'est rendu ensuite rue du Canal, au n° 10, où un cas de choléra venait de se produire, puis au nouvel hôpital.

La commission administrative d'hygiène est présentée à M. Loubet. Le ministre visite les salles dans lesquelles sont soignées les malades atteints du choléra.

M. Loubet a traversé toutes les salles, il a déclaré que l'hôpital était très bien organisé et félicité l'architecte.

On a présenté à M. Loubet une infirmière laïque, une veuve Ozanne qui est attachée à l'établissement depuis six ans, elle a donné de grandes preuves de dévouement pendant l'épidémie de variole.

M. Loubet a félicité les internes et les médecins.

Cette visite à l'hôpital a produit le meilleur effet sur la population qui a été très correcte sur le passage du ministre.

Le cortège s'est ensuite rendu à l'Hôtel de Ville où une réunion a eu lieu à cinq heures.

M. Loubet s'est montré très satisfait des mesures prises, toutefois on craint que deux médecins seront placés à la gare pour visiter les voyageurs et les bagages et les désinfecter s'il y a lieu.

Aucune mesure d'ailleurs n'a encore été décidée à ce sujet.

Le Havre, 6 septembre.

Après une visite au boulevard maritime, à la jetée et à la rue de Paris, une réunion a eu lieu dans le salon d'honneur de l'Hôtel de Ville à 5 heures.

M. Loubet a confirmé qu'une somme de 450,000 francs a été accordée au Havre et que la conversion de l'emprunt de la ville vient d'être signée.

On signale le bon état des hôpitaux et on déclare que Paris n'a pas un hôpital comme le nouvel hôpital du Havre.

A PARIS

Paris, 6 septembre.

Le ministre de l'intérieur vient d'adresser aux préfets une circulaire pour leur recommander l'application des mesures spéciales pour empêcher l'importation et la propagation, sur notre territoire, de l'épidémie cholérique qui sévit en Europe.

Paris, 6 septembre.

Dans la journée de lundi à Paris, 70 malades atteints de diarrhée cholériforme sont entrés dans les hôpitaux ; dans ce nombre, 47 provenaient de la banlieue. Dans la même journée, il y a eu 31 décès.

Enfin actuellement 329 malades sont en traitement dans les hôpitaux.

Paris, 6 septembre.

L'épidémie cholériforme est stationnaire. A l'Hôtel-Dieu, quatorze entrées nouvelles. Les malades viennent tous du quartier de la place Maubert.

Trois décès à Lariboisière. Le chiffre des cholériques est à trente quatre. Le jardinier de l'hôpital est mort hier en quelques heures.

A la Pitié, un décès, celui de Mme Guichard, de Vitry, et deux entrées nouvelles.

A la Charité, deux entrées et un décès. A Saint-Antoine, deux décès, douze entrées, soixante-treize cholériques en traitement.

A l'hôpital Trousseau, une vingtaine d'enfants atteints. Hier, décès d'une petite fille de dix ans dont la mère a été conduite au bastion 36, dans un état alarmant et dont le père est lui-même malade à Saint-Antoine.

A Saint-Louis, quatre entrées et un décès.

Un décès, 46, avenue Daumesnil ; un autre rue de Citeaux.

Deux décès à Saint-Ouen.

A L'ÉTRANGER

Madrid, 6 septembre.

La Gazette officielle annonce qu'une observation de trois jours a été établie dans les ports de l'Espagne pour les provenances de Naples et de New-York, et que les provenances d'Oran et de Rotterdam purgeront une quarantaine au lazaret.

Montréal, 6 septembre.

Le conseil d'hygiène de la province de Québec a interdit rigoureusement l'entrée des émigrants d'aucune provenance.

New-York, 6 septembre.

Trois nouveaux cas de choléra, un décès à bord de la *Normanna*, trois cas à bord de la *Rugia*, un décès parmi les passagers isolés dans l'île Hossmass.

Londres, 6 septembre.

Une dépêche de Simla au *Times* dit que le choléra a pris la forme épidémique à Murra. Un major a succombé à l'infection.

St-Petersbourg, 6 septembre.

L'empereur et l'impératrice se sont rendus dans les deux hôpitaux des cholériques de St-Petersbourg, ils ont également visité avec soin les baraquements pour les personnes atteintes du choléra.

Berlin, 6 septembre.

L'empereur a donné l'ordre de suspendre les préparatifs faits en vue du voyage qu'il devait entreprendre à l'occasion des manœuvres des 8^e et 10^e corps d'armée, parce que ces manœuvres sont supprimées à cause du choléra.

Dépêches Diverses

Paris, 6 septembre

ESCRORS CONdamnÉS

La 9^e chambre correctionnelle a rendu aujourd'hui son jugement dans l'affaire d'escroqueries aux mariages (affaire Agopian). La femme Poesnel, dite veuve Agopian, a été condamnée à deux ans de prison et 500 fr. d'amende ; ses complices, Vauthier, à quinze mois de prison et 500 fr. d'amende, Coffin, à six mois de prison et 400 fr. d'amende.

A titre de restitution, deux des victimes de la veuve Agopian, MM. Drouillers et Van Remortel, se sont vu attribuer, le premier, 5,700 fr., le second, 3,500 fr.

LE BARON ROGER SELLIERE

Les journaux de New-York arrivés par le dernier paquebot, nous apportent, au sujet de la mort imprévue de M. Roger Sellière, dont nous donnions la nouvelle il y a huit jours, une foule de renseignements contradictoires et fantaisistes dont les amis du défunt semblent fort émus.

Leur conviction est qu'en cette circonstance la presse américaine a été systématiquement trompée et que la disparition du baron Roger Sellière s'est produite dans des circonstances trop étranges pour que la famille n'ait pas le devoir d'en éclaircir au plus tôt le mystère.

Toutes les suppositions, jusqu'à plus ample information, sont permises, surtout s'il est vrai, comme l'affirme M. R..., que la déclaration du décès n'a pas été régulièrement faite à la police, au moment où il s'est produit.

SOLDATS BLESSÉS

Ajaccio, 6 septembre.

Hier, pendant des exercices de tir à la cible, quelques réservistes ont été légèrement blessés au front et aux yeux. La cause en est attribuée à des cartouches qui seraient de mauvaise fabrication.

SUICIDE D'UN DOCTEUR EN MÉDECINE

Dieppe, 6 septembre.

Un passager qui s'est volontairement jeté à la mer, hier, à bord du paquebot *la Seine*, a été reconnu sur les registres du bord comme s'appelant de Lorde, docteur en médecine de la Faculté de Paris. On a trouvé dans ses poches de nombreux papiers et notamment une sorte de testament par lequel le défunt lègue à M^{me} G. M. S... une grande propriété qu'il possédait dans le Midi. On a également trouvé une lettre adressée à un de ses amis, M. de Ravat, dans laquelle il lui annonçait l'intention d'en finir avec la vie.

M. Loubet a félicité les internes et les médecins.

Cette visite à l'hôpital a produit le meilleur effet sur la population qui a été très correcte sur le passage du ministre.

Le cortège s'est ensuite rendu à l'Hôtel de Ville où une réunion a eu lieu à cinq heures.

M. Loubet s'est montré très satisfait des mesures prises, toutefois on craint que deux médecins seront placés à la gare pour visiter les voyageurs et les bagages et les désinfecter s'il y a lieu.

Aucune mesure d'ailleurs n'a encore été décidée à ce sujet.

Le Havre, 6 septembre.

Après une visite au boulevard maritime, à la jetée et à la rue de Paris, une réunion a eu lieu dans le salon d'honneur de l'Hôtel de Ville à 5 heures.

M. Loubet a confirmé qu'une somme de 450,000 francs a été accordée au Havre et que la conversion de l'emprunt de la ville vient d'être signée.

On signale le bon état des hôpitaux et on déclare que Paris n'a pas un hôpital comme le nouvel hôpital du Havre.

A PARIS

Paris, 6 septembre.

Le ministre de l'intérieur vient d'adresser aux préfets une circulaire pour leur recommander l'application des mesures spéciales pour empêcher l'importation et la propagation, sur notre territoire, de l'épidémie cholérique qui sévit en Europe.

Dans la journée de lundi à Paris, 70 malades atteints de diarrhée cholériforme sont entrés dans les hôpitaux ; dans ce nombre, 47 provenaient de la banlieue. Dans la même journée, il y a eu 31 décès.

Enfin actuellement 329 malades sont en traitement dans les hôpitaux.

Paris, 6 septembre.

L'épidémie cholériforme est stationnaire. A l'Hôtel-Dieu, quatorze entrées nouvelles. Les malades viennent tous du quartier de la place Maubert.

Trois décès à Lariboisière. Le chiffre des cholériques est à trente quatre. Le jardinier de l'hôpital est mort hier en quelques heures.

A la Pitié, un décès, celui de Mme Guichard, de Vitry, et deux entrées nouvelles.

A la Charité, deux entrées et un décès. A Saint-Antoine, deux décès, douze entrées, soixante-treize cholériques en traitement.

Paris, 6 septembre.

L'épidémie cholériforme est stationnaire. A l'Hôtel-Dieu, quatorze entrées nouvelles. Les malades viennent tous du quartier de la place Maubert.

Trois décès à Lariboisière. Le chiffre des cholériques est à trente quatre. Le jardinier de l'hôpital est mort hier en quelques heures.

A la Pitié, un décès, celui de Mme Guichard, de Vitry, et deux entrées nouvelles.

A la Charité, deux entrées et un décès. A Saint-Antoine, deux décès, douze entrées, soixante-treize cholériques en traitement.

Paris, 6 septembre.

ses forces, puis affolé de douleur, craignant que sa femme et sa fille ne quittent pas la voie assez vite, il courut à leur secours.

Mais il était trop tard.

Un moment même où il saisissait par les bras sa femme et sa fille, le train arrivait et projetait au loin les trois infortunés qui furent broyés par les roues de la locomotive.

Ce terrible drame, qui n'a eu pour témoins que le mécanicien et le chauffeur, s'est déroulé en l'espace de quelques secondes.

Les Grandes Manœuvres

Poitiers, 6 septembre.

Les grandes manœuvres qui vont se dérouler dans quelques jours ne donnent pas, jusqu'à présent, une bien grande animation à Poitiers. La population reste un peu froide.

On est loin de retrouver chez elle l'émotion vibrante des habitants de l'Est, l'année dernière, à pareille époque.

Peut-être est-ce parce que son territoire semble moins directement menacé en cas de guerre, peut-être aussi parce que la ville, en dehors du débarras des territoriaux, restera un peu écartée du centre des opérations.

En ce moment, toutes les préoccupations sont tournées d'un autre côté. Le président de la République a promis de s'arrêter à Poitiers, en se rendant à la revue qui clôturera les opérations des 9^e et 12^e corps, et de grands préparatifs sont faits pour le recevoir. A Poitiers, on se sait, les passions politiques locales sont assez vives. Aussi la municipalité désire-t-elle que les fêtes données pendant le séjour du chef de l'Etat aient un éclat particulier.

Le maire vient d'adresser une proclamation à ses administrés pour les inviter à paroisser et à décorer leurs maisons. Il est certain que son appel sera entendu et qu'un accueil chaleureux sera fait au président de la République.

L'itinéraire du voyage de M. Carnot n'est pas encore définitivement arrêté. Le colonel Chamois, officier de sa maison militaire, doit rendre ici après le voyage de Chambéry pour s'entendre avec le préfet au sujet des dernières dispositions à prendre. Nous pouvons toutefois indiquer dans ses grandes lignes, et sauf quelques modifications de détail, l'itinéraire de ce voyage.

M. Carnot quittera Fontainebleau le jeudi 15 septembre, à midi. Il arrivera à six ou sept heures à Poitiers, et se dirigera immédiatement vers la préfecture, où aura lieu un dîner intime. Il assistera ce jour-là à aucune cérémonie officielle.

Le lendemain 16, M. Carnot partira de grand matin pour Montmorillon.

Après une courte réception dans la gare de cette ville, il se rendra en voiture dans la plaine de Léché, à dix kilomètres au sud de Montmorillon, pour assister à la revue. Après la revue, retour à Montmorillon, où sera offert, par le président de la République, un grand dîner aux officiers généraux ayant pris part aux manœuvres et aux officiers étrangers.

M. Carnot sera de retour à Poitiers à cinq heures. C'est à ce moment qu'aura lieu, à la préfecture, la réception des fonctionnaires et des autorités.

A sept heures, banquet dans une des salles du Palais de Justice. Conformément à l'usage, le maire seul prononcera un discours, auquel répondra M. Carnot.

Cette journée sera, on le voit, très chargée. Le 17, au matin, départ pour Châtelleraut. M. Carnot ne s'arrêtera que quelques heures dans cette ville. Il sera le soir même rentré à Fontainebleau.

Le lendemain 18, M. Carnot partira de grand matin pour Montmorillon.

Après une courte réception dans la gare de cette ville, il se rendra en voiture dans la plaine de Léché, à dix kilomètres au sud de Montmorillon, pour assister à la revue. Après la revue, retour à Montmorillon, où sera offert, par le président de la République, un grand dîner aux officiers généraux ayant pris part aux manœuvres et aux officiers étrangers.

M. Carnot sera de retour à Poitiers à cinq heures. C'est à ce moment qu'aura lieu, à la préfecture, la réception des fonctionnaires et des autorités.

A sept heures, banquet dans une des salles du Palais de Justice. Conformément à l'usage, le maire seul prononcera un discours, auquel répondra M. Carnot.

Cette journée sera, on le voit, très chargée. Le 17, au matin, départ pour Châtelleraut. M. Carnot ne s'arrêtera que quelques heures dans cette ville. Il sera le soir même rentré à Fontainebleau.

Le lendemain 18, M. Carnot partira de grand matin pour Montmorillon.

Après une courte réception dans la gare de cette ville, il se rendra en voiture dans la plaine de Léché, à dix kilomètres au sud de Montmorillon, pour assister à la revue. Après la revue, retour à Montmorillon, où sera offert, par le président de la République, un grand dîner aux officiers généraux ayant pris part aux manœuvres et aux officiers étrangers.

M. Carnot sera de retour à Poitiers à cinq heures. C'est à ce moment qu'aura lieu, à la préfecture, la réception des fonctionnaires et des autorités.

A sept heures, banquet dans une des salles du Palais de Justice. Conformément à l'usage, le maire seul prononcera un discours, auquel répondra M. Carnot.

Cette journée sera, on le voit, très chargée. Le 17, au matin, départ pour Châtelleraut. M. Carnot ne s'arrêtera que quelques heures dans cette ville. Il sera le soir même rentré à Fontainebleau.

Le lendemain 18, M. Carnot partira de grand matin pour Montmorillon.

Après une courte réception dans la gare de cette ville, il se rendra en voiture dans la plaine de Léché, à dix kilomètres au sud de Montmorillon, pour assister à la revue. Après la revue, retour à Montmorillon, où sera offert, par le président de la République, un grand dîner aux officiers généraux ayant pris part aux manœuvres et aux officiers étrangers.

M. Carnot sera de retour à Poitiers à cinq heures. C'est à ce moment qu'aura lieu, à la préfecture, la réception des fonctionnaires et des autorités.

A sept heures, banquet dans une des salles du Palais de Justice. Conformément à l'usage, le maire seul prononcera un discours, auquel répondra M. Carnot.

Cette journée sera, on le voit, très chargée. Le 17, au matin, départ pour Châtelleraut. M. Carnot ne s'arrêtera que quelques heures dans cette ville. Il sera le soir même rentré à Fontainebleau.

Le lendemain 18, M. Carnot partira de grand matin pour Montmorillon.

Après une courte réception dans la gare de cette ville, il se rendra en voiture dans la plaine de Léché, à dix kilomètres au sud de Montmorillon, pour assister à la revue. Après la revue, retour à Montmorillon, où sera offert, par le président de la République, un grand dîner aux officiers généraux ayant pris part aux manœuvres et aux officiers étrangers.

M. Carnot sera de retour à Poitiers à cinq heures. C'est à ce moment qu'aura lieu, à la préfecture, la réception des fonctionnaires et des autorités.

A sept heures, banquet dans une des salles du Palais de Justice. Conformément à l'usage, le maire seul prononcera un discours, auquel répondra M. Carnot.

Cette journée sera, on le voit, très chargée. Le 17, au matin, départ pour Châtelleraut. M. Carnot ne s'arrêtera que quelques heures dans cette ville. Il sera le soir même rentré à Fontainebleau.

Le lendemain 18, M. Carnot partira de grand matin pour Montmorillon.

Après une courte réception dans

PAR

« Cet homme, nommé Colar, est mon ami plus que mon serviteur, il m'est entièrement dévoué, et il exécutera tous vos ordres avec joie. Soyez reine dans cette maison qui est à vous, et qui n'est peuplée que de mes gens, âmes dévouées à leur maîtresse future, et qui mourraient pour elle avec joie. Je ne vous demande qu'une seule chose, Jeanne, ma bien aimée, mais je vous le demande en grâce, au bout de l'amour que qui peut porter, au nom de votre bonheur à venir, N'essayez point de sortir de la villa ou du moins du jardin, ne demandez point où vous êtes... ceci est un mystère que je vous expliquerai plus tard.

« Adieu... à demain. Mon corps s'éloigne, chère femme adorée; mais mon cœur est resté près de vous. »

Cette fois, la lettre était signée d'un A.

Il y avait progrès.

Mais monseigneur le duc Colar, lorsque Jeanne eut terminée la lecture de cette lettre, si vous désirez répondre à M. le comte, je lui ferai parvenir votre missive.

Jeanne rougit.

— Je verrai, dit-elle d'une voix émue.

Et, en effet, que pouvait-elle, qu'allait-elle lui répondre ?

Se plaindrait-elle de cette espèce d'enlèvement ?

Lui avouerait-elle qu'elle l'aimait ?

Elle regarda Cerise comme si elle eût voulu lui demander conseil.

Cerise comprit et dit à Colar :

— Mademoiselle écrira demain à M. le comte.

Colar s'inclina.

— Je reviendrai demain, dit-il, et si Mademoiselle veut faire venir de Paris quelque chose...

— Je n'ai besoin de rien, merci.

Une cloche qui sonnait le dîner se fit entendre.

Le lieutenant de sir Williams salua de nouveau la jeune fille et s'en alla. Mais au lieu de sortir par la grande grille de la villa, il gagna le pavillon où était encore la veuve Fipart, bien que sir Williams eût feint, le matin, de la chasser.

— La mère, lui dit-il, le capitaine a réfléchi. Il vaut mieux que tu ne restes pas ici. Tu as maltraité Cerise, et si les deux petites te rencontrent, elles finiront par avoir des soupçons.

— C'est bon, dit la cabaretière de Bougival, on s'en ira.

— Tous les matins, poursuivait Colar, tu donneras une *manne* à Rocambole, et tu lui recommanderas d'avoir, s'il le peut, un air bien honnête.

— Oh ! dit la veuve Fipart avec orgueil, c'est mon élève, et, quand il le veut, il ressemble à un petit saint.

— Tu pourrais ici porter du poisson.

— Suffit, on l'enverra.

— Rocambole, qui est fin comme une mouche, donnera son coup-d'œil et veillera au grain mieux que toi ; car je ne me fie qu'à moitié à tout notre monde. — Si le vrai comte venait à flâner par ici...

Colar désignait Armand par ce mot de *vrai comte*.

La jeune Elipart redescendit à Bongival en compagnie de Colar qui retourna à Paris, où il avait mission d'observer les démarches et de surveiller les actes de M. de Kergaz.

Le lendemain, il retourna à sa villa.

Sir Williams lui avait écrit d'Orléans et envoyé une seconde lettre pour Jeanne. Cette lettre, plus tendre et plus brillante encore que la précédente, acheva de jeter le trouble dans le cœur de la jeune fille. Le faux comte de Kergaz avait, cette fois, écrit au bas tout au long le nom d'Armand. C'était donc bien lui.

— Mademoiselle, demanda Colar, ne répondra-t-elle point à M. le comte ?

À cette question, le cœur de Jeanne battit à rompre et ses lèvres se soulevèrent pour répondre ; elle hésita encore.

— murmura Colar ; je vois d'ici M. le comte ouvrant ma lettre et trouvant, sous le même pli, quelques lignes de Mademoiselle. Cher et bon maître, quelle joie !

Jeanne n'y tint plus, à la pensée qu'il serait heureux si elle lui répondait.

Elle prit la plume et écrivit :

« Monsieur, bien que votre conduite me paraisse étrange, bien qu'il soit inouï qu'on fasse les gens prisonniers pour leur prouver quelque affection, je veux bien ne vous point juger trop sévèrement et attendre votre retour pour avoir l'explication de tous ces mystères. D'ici là je suivrai vos conseils et garderai la réserve que vous me demandez. »

Malgré la froideur de cette lettre, on devinait que l'âme toute entière de la jeune fille avait passé par sa plume, que les caractères tremblés, la signature presque illisible attestaient son émotion.

Mais Jeanne était fille de noble race ; elle savait bien que la première vertu de la femme est la réserve, et la conduite mystérieuse de sir Williams ne méritait pas de plus tendres expressions. Cependant, audessus de son nom, elle écrivit un mot :

« Revenez ! »

Ce post-scriptum laconique résumait la pensée tout entière de la lettre et en atténuait la sécheresse.

Colar s'en alla.

Le lendemain il revint, apportant encore une lettre du faux comte de Kergaz.

Comme les précédentes, elle avait un parfum de chaste honnêteté, d'amour ardent qui continuait à opérer de profonds ravages dans l'âme de mademoiselle de Balder.

Les jeunes filles se laisseront toujours séduire par des lettres.

Pourtant Jeanne ne crut point devoir répondre.

Mais chaque heure qui s'écoulait rivait par un lien de plus le cœur de la pauvre enfant, cet amour dont elle croyait envahir Armand, s'effraya Armand.

Et les jours passaient.

Et Jeanne oubliait Gertrude, dont cependant le faux Armand parlait toujours dans ses lettres comme l'accompagnaient, — lettres qui n'étaient jamais datées et lui arrivaient elle ne savait d'où, par l'entremise de Colar.

Elle attendait avec impatience le retour de celui qu'elle aimait, comme Cerise attendait Léon.

Et ni l'une ni l'autre ne songeait à quitter la villa. Cependant, un jour, Colar ne vint point. Jeanne attendit en vain la lettre bien-aimée qui était devenue la nourriture de son âme.

La lettre ne vint pas. Le lendemain, Colar ne parut point encore.

Le lieutenant de sir Williams avait, pour motif d'absence, la meilleure de toutes les raisons : il était mort.

On se souvint de la fin tragique de Colar dans le cabaret de la veuve Fipart.

Colar était mort sans prononcer un mot qui pût éclairer Recambole sur la marche à suivre vis-à-vis de Jeanne et de Cerise. Trois jours, puis un quatrième s'écoulèrent. Jeanne ne recevait plus de lettres de son mystérieux correspondant et cependant rien n'était changé à la villa.

Les domestiques continuaient à la servir, la grille du parc à demeurer fermée : Mariette parlait de M. le comte chaque fois qu'elle coiffait ou habillait sa maîtresse.

Mais Jeanne ne voyait plus Colar et ne recevait plus de lettres.

Elle interrogea les domestiques sur le sort du *messager*; les domestiques ne savaient rien ou ne voulaient rien dire, et répondaient invariablement :

— L'intendant de M. le comte est peut-être en voyage.

Alors Jeanne se mit en tête les plus noires idées; elle se souvint que, dans la première lettre qu'elle avait reçue du général, Armand le comte avait dit qu'il allait courir de grands périls.

Jeanne eut le vertige à ce souvenir, elle se dit que peut-être son Armand bien-aimé était mort...

Puis l'espoir vint faire place à ce doute cruel, à cette épouvantable anxiété; elle pensa que, puisqu'il n'écrivait plus, c'est qu'il allait revenir.

Le quatrième jour cependant, comme Jeanne s'éveillait et disait bonjour à Cerise qui couchait dans un cabinet voisin de sa chambre et dont la porte restait ouverte durant la nuit, elle aperçut un paquet de lettres sur le guéridon.

Il y avait là quatre lettres, autant de lettres que de jours écoulés...

Et elle les reconnut et en brisa le cachet avec une émotion violente.

A lui annonçait son retour prochain; il allait arriver... Elle pouvait le voir au premier moment.

C'était du moins ce que disait sa dernière lettre.

Cerise! Cerise! s'écria Jeanne folle de joie, il est vivant, il va revenir!

Et Cerise qui, depuis trois jours, essayait les larmes de la paupière Jeanne, Cerise accourut toute joyeuse et l'embrassa avec effusion.

Alors Jeanne voulut savoir qui avait apporté ces lettres et les avait déposées sur la guéridon durant son sommeil.

— Elle sonna. Mariette parut.

— Colar est donc venu? demanda-t-elle.

— Non, madame.

— Qui donc, alors? fit Jeanne surprise en montrant les lettres.

— Mademoiselle, répondit la camériste, c'est Rocambole.

— Qu'est-ce que Rocambole? demanda Jeanne, qui jamais n'avait entendu prononcer ce nom.

— C'est le petit marchand de poisson.

— Il a donc vu Colar?

— Je ne sais pas.

Mariette ne savait pas, en effet.

La vérité était que, depuis trois jours, maître Rocambole s'était métamorphosé aux yeux des gens de la villa, et il nous faut expliquer cette métamorphose, avant d'aller plus loin.

XX

Le génie de Rocambole

Le fils adoptif de la veuve Fipart, maître Rocambole, avait été plus fort que ne l'était Colar lui-même, le soir où celui-ci mourut frappé par le comte de Kergaz.

Cet enfant du seize ans, qui pouvait se laisser colorer par la promesse d'une somme aussi importante que cinquante louis, ne perdait point la tête un seul instant et se fit le raisonnement suivant, qui n'était pas dépourvu de logique.

— Il est évident que si le comte donna mille francs pour savoir où sont les petites, le capitaine en donnerait le double et le triple qu'il ne le sût pas.

« Or, le comte est un homme de bien, et le capitaine un luron; entre le bien et le mal, Rocambole n'a jamais hésité. Donc, honneur pour le capitaine... je vais rouler le philanthrope. »

(A suivre)

 Sonnambule hors concours. Sa méthode basée s. les plus récentes découvertes de la science, est infaillible. Renseignements certains sur maladies, pertes, procès, mariages, finances, recherches, etc. Suggestions, cartes et lignes de la main, astres et écriture. — Moyen de prévenir toutes déceptions. De 8 h. du matin à 9 h. du soir. Lyon, rue Centrale, 4. Correspondance. Prix réduits.

E. MEYSONNIER,
 77, avenue de Saxe (Brotteaux)
 Envoi d'échantillons. *Prix*
réduits
 Mise en vente de soldes et
 de coupons à des prix sacrifiés. — Pour ces occasions, il
 est urgent de fournir des me-
 sures exactes.
RÉANTURE de Bas, cours
 Lafayette, 134
 Coton noir et couleurs, 0,70 c.
 Blanc 0,60 c. Laine 0,20 c. en
 plus.

PARET, rhabilleur
Pl. Victoire, 4, au 1^{er}, Lyon

Cabinet de 7 à 10 h. du matin
et de 5 à 8 h. du soir

Entreprise d
OD

Affections du Foie, Hémorroïdes
GUÉRISON RAPIDE et CERTAINE par les
PILULES ÉPARVIER
Prix : 2 fr. dans toutes les Pharmacies.
ENVOI FRANCO CONTRE
ÉPARVIER, Pharmacien, 10, 1^{re} Classe

Affaiblissement, etc.
GUÉRISON ASSURÉE par l'USAGE du
Rhaino-Fer Eparvier
Excellent l'appétit et ne constipant jamais
Prix : 3 fr. dans toutes les Pharmacies.
MANDAT ADRESSÉ A
28, Grande Rue St-Clair, LYON.

SOLUTION GAZOULEUXE
au Bi-Phosphate de Chaux gazeux
Préparation perfectionnée — La plus assimilable — La seule inaltérable
Dose : 2 dragées, 2 fois par jour, après les repas.
Exiger le Bouchon Mécanique en porcelaine et le "Lomb de garantie."
Faire TOUTES LES BONNES PHARMACIES — BROCHURE GRATUITE SUR DEMANDE
Pharmacie **JACQUET**, à VILLEFRANCE (Rhône).

GUÉRISON CERTAINE ET PROMPTE
souvent en un seul jour
des ÉCOULEMENTS de toute nature, récents ou anciens
sans causer aucun mal, par l'emploi du SEL et des DRAGÉES végé-
tales antiseptiques du Dr EBERHART. Sur 400 malades traités par
cette méthode, j'ai obtenu 400 guérisons : 16 en quelques heures; 54 en
1 jour, 22 en 2 jours et 8 en 5 jours; c'est merveilleux ! Dr Eberhart.

SEL, 3 fr.; DRAGÉES, 3 fr., franco par poste contre mandat.
Exiger rigoureusement le nom du Dr EBERHART et sa brochure donnée gratis.
Dépôt : M^{re} FARLEY, 114, quai Pierre-Scize. — 0,30 c., brochure seule, Franco.

BONS DU Crédit Foncier <i>(Emission de 1887)</i> GROS LOT : 100.000 FR. PRIX DU BON : 60 FR.	Bons Algériens DU CRÉDIT FONCIER <i>(Emission de 1888)</i> GROS LOT : 100.000 FR. PRIX DU BON : 48 FR.
--	--

Sans aucun frais de courtage

Tous les Bons non sortis avec des lots seront remboursés ultérieurement à 200 francs

AGENCE FOURNIER

Teinture noire et dégraissage tous les jours. — Les couleurs une fois par semaine.

Travail bien soigné, vite livré et à des prix bien modérés.

Remise pour Pensionnaires, Tailleurs et Couturières.

La Maison fait prendre et rendre à domicile, envoie également détacher : meubles, tentures, etc.

NOTE. — *Envoyer une carte postale qui sera remboursée.*

ENTREPRENEURS À LYON, CONCESSIONNAIRES DE LA
DÉMOLITION DU QUARTIER GROLÉE
BOIS À BRULER

Vente de tous les matériaux concernant la construction.
A louer de suite grands et petits locaux propres au commerce et à l'industrie,
divisés au gré du preneur.
A louer de suite appartements pour employés et ouvriers.

BON MARCHÉ EXCEPTIONNEL

S'adresser à nos Entrepôts, place de l'Abondance
(Près le cours Gambetta)
— **LYON-GUILLOTIÈRE** —

ette méthode, j'ai obtenu 100 guérisons : 16 en quelques heures, 54 en 1 jour, 22 en 2 jours et 8 en 3 jours; c'est merveilleux. D^r Bonchard.

SEL, 3 fr.; DRAGÉES, 3 fr., franco par poste contre mandat.

Exiger rigoureusement le nom du D^r EBERHART et sa brochure donnée gratis.

Dépôt: P^r FARLEY, 114, quai Pierre-Seiz. — 0.30 c., brochure seule, franco.

Les Annonces sont reçues exclusivement à l'Agence
FOURNIER, 14, rue Combar, Lyon

GLION AUX ROCHERS DE NAYE
LAC LÉMAN MONTREUX SUISSE
 Altitude : 2,045 m.--- Vue incomparable sur les Alpes et Lac Léman
Succès de la Saison

VIENT DE PARAÎTRE

L'EXPOSITION DE LYON

PAR UN DÉSINTÉRESSÉ

EN VENTE : Chez tous les libraires et dans les kiosques. -- VENTE EN GROS : chez M. Melin, 7, rue Quatre-Chapeaux

Prix : 20 Centimes. — Franco par la poste : 25 Centimes

[illegible]

PREMIER GOUVERNEMENTAL				
AS GEMINAT	COURS DE CLOTURE		HAUTEUR	SALISSA
	100	100	100	100
3 8/8	100 37	100 50	12	...
3 9/10 amort. ex.	100 05	100	...	05
4 1/2 1888	105 50	105 50	...	...

TELEGRAPHIQUE PRIVEE			
2 CLOTURE S'HEB	VALEURS	PREMIER COURS d'apurement	DEUXIEME COURS d'apurement
100 47	3 0/0 France...	100 49	100 57
105 63	3 0/0 Hongrie...	105 60	105 62
93 87	4 1/2 R. (1888)	93 70	93 80
92 87	5 0/0 Italien	92 70	92 60
66 70	4 0/0 Espagne, ext.	65 40	65 35
...	Hongrie 4 0/0	...	...
...	Portugal	24 15	...
67 70	Russe Orient.	67 75	67 75
99 25	De la Egypte unif.	99 40	...
...	Banque de France	...	...
1122	Credit Foncier	1123	1125
...	Banq. d'asc. Paris	320	223
8 8	Credit Lyonnais	806	808
578	Banque Ottomane	578	581
...	Societe Autrichienne	483	...
...	Mobilier Espagnol	85	...
...	Panama	...	...
...	Paris-Lyon-Med.	...	...
640	Autrichienne	647	...
...	Lombards	227	...
130	...	130	138
185	...	181	180
645	...	645	646
2735	...	2738	2746
96 1/8	Credito	97 1/16	97 1/16

COURS DES VALEURS EN BANQUE	
Du 6 Septembre 1892	
ACTIONS	OBLIGATIONS
Trifail. 337	N.-H. Hongrois. 508
Alpines. 138 75	Purtemberg.
Thariss. 115	Potterdam.
Lombard. 130	Lotus Pures.
Huta-Bankowa. 948 75	...
Ch.Croix-Paquet 550	Eaux-Ecl. 4 0/0
C. l. r. et d. f.	...

S 8/8 français	100 63	Douanes	478
— 4/38	..	Rio Linto	33 72
— 4/50	..	Thames	115 61
Italien	92 60	Seine	148 75
Extérieure	65 34	De Beers	..
Hongrois	95 18	Tanagos	295 62
Russie 1891	..	Panama	..
— consolidée	..	Cheques Lond 25	18 1/2
Orient	70	— à vue	..
Portugais	24 42	1/8er	..
Turc	21 82	Petersb	..
Egypte unifiée	496 87	— Vienne	..
— privilégiée	475 63	— Amst	..
Banque Ottom	580	S 8/8 franç. n	..

COUS COURANT DU MARCHÉ DE PARIS

Paris, 8 Septembre (2 h. soir).

HUILES DE COLZA

Courant	44 75	SUCRES Roux 85°	
Octobre	55	Dispon. de 37	37 25
Nov. Décembre	55 50	Tendance calme.	
4 premiers	56 75	SUCRES Rafinés	
Tendance faible.			

HUILES DE LIN

Courant	45 75	FARINES 12 marques	
Octobre	46 25	Courant	50 60
Nov. Décembre	46 25	Octobre	50 70
4 premiers	46 75	4 de Novembre	50 80
Tendance.			
		4 premiers	51 35
		Tendance faible.	

SPIRITUEUX 90° l'h.

Courant	44 75	BLÉS (100 kil.)	
Octobre	43 50	Courant	21 75
Nov. Décembre	43	Octobre	22 10
4 premiers	43 50	4 de Novembre	22 60
Tendance faible.			
		4 premiers	22 90
		Tendance calme	

SUCRES Blancs n° 3

Courant	38 10	AVOINES (100 kil.)	
Octobre	38 10	Courant	16 10
4 d'Octobre	38 10	Octobre	16 40
4 premiers	38 75	4 de Nov	16 90
Tendance calme.			
		4 premiers	17 40
		Tendance calme.	

Marcus Coriell 54

Monnaie	SORTES	France	Etranger	Prémont	Halle	Bouasse	Syria	Bangala	Chine	Canton	Japan	Tessal	Poids
40	Organsins.	13	1	2	2	1	2	2	15	4	7		4312
33	Trames.	6	1	1	2	3			4	3	18	1	2550
110	Grèges.	20	1	1	11	13	7	1	23	3	16	5	8580
4	Diverses	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
8	Solins	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
1	Laine ..	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
206		39	1	3	15	14	9	8	42	20	41	6	15442
BALLOTS PESÉS													
3	Organsins.	1	1	»	»	»	»	»	2	»	1	1	117
4	Trames.	1	»	»	»	»	»	»	2	2	»	»	194
160	Grèges.	2	1	»	»	»	»	»	76	23	48	13	8000
»	Diverses	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
161		1	»	»	»	»	»	»	78	23	51	14	8311

Ballots conditionnés depuis le 1^{er} du mois. 1008
 Ballot pesé depuis le 1^{er} du mois. 733

BRANCHE DE LA VILLETTE

du 6 Septembre 1892

Veaux. — Amenés, 447; vendus, 437; poids moyen, 76^k 1^{re} qualité, 168; 2^e qualité, 148; 3^e qualité, 138. — Prix extrêmes, de 106 à 155.

Vente difficile.

CONDITION DES SOIES D'AUBENAS

du 5 Septembre 1892

Organsins : 3 ; Poids : 284. — Trames : 2
 Poids : 195. — 2 Grèges : 32. — » Ballots
 pesés : ».

Dernier nombre placé 26.
 Total du 1^{er} au 5 : 2271 kilos.

JOLIE CHAMBRE MEUBLÉE à louer
 de suite, rue de la Charité, 39. — S'adresser
 au concierge.

Premier arrondissement. — Marie Frary, s. p., 73 ans, rue Lemot, 81, 2 h. — François Martel, employé, 53 ans, rue Pouteau, 21, f. 4 h.

Deuxième arrondissement. — Berthe Cheyron, couturière, 13 ans, à l'Hôtel-Dieu, f. 8 h. — François Mollat, jardinier, 20 ans, à l'Hôtel-Dieu, f. 4 h. — Claude Piqua, ajusteur, 35 ans, rue des Céstéins, 4, f. 8 h. — Victor Fouilloux, plâtrier, 14 ans, rue Saint-Dominique, 11, f. 10 h.

Troisième arrondissement. — Eusebe Bouché, née Sallavin, ménagère, 40 ans, rue Ravat, 10, f. 5 h. — Veuve Jaricot, née Viannai, s. p., 68 ans, rue Dubois, 44, f. 2 h.

Quatrième arrondissement. — Jean Bontemps, s. p., 81 ans, à l'hospice Saint-Luc, f. 9 h. — Laurent Berthelon, rentier, 72 ans, grande rue de la Guilloitière, 193, f. 10 h.

Cinquième arrondissement. — Joseph Pouzet, 1 mois, petite rue des Gloriettes, 16, f. 9 h. — Joseph Mounet, forgeron, 29 ans, hôpital, f. 7 h.

Sixième arrondissement. — Marie Quinchon, 13 mois, rue des Nouvelles-Maisons, 4, f. 10 h. — Marie Faure, 9 mois, rue Saint-Pierre-de-Vaise, 83 bis, f. 2 h. — Marius Echnard, 3 mois, rue du Mont-d'Or, 8, f. 4 h. — Jean Valat, garçon de bureau, 68 ans, place du Petit-College, 5, f. 5 h.

Septième arrondissement. — Epouse Francin, née Reverchon, lingère, 80 ans, rue Boileau, 83, f. 10 h. — Veuve Excoyon, née Janin, rue Guvier, 123, f. 2 h.

PUVÉRISATEUR
PERFECTIONNÉ
Construit totalement en cuivre rouge renforcé, pompe intérieure ou extérieure, mouvement en haut ou en bas.

PRIX COMPLET
42 litres... 25 fr.
14 " " 30 fr.

BERNUS
1, Rue Penthievre, 4

Constructeur à Villefranche

352 PREMIERS PRIX
ET MÉDAILLES

PRESSOIRS
PERFECTIONNÉS

VENTE
Avec Garantie

FOULOIRS
À
Vendange

ALAMBICS, CHARRUES VIGNERONNES
Tarif envoyé franco

PLANTES D'APPARTEMENTS

Le **Régénérateur des Plantes**, engrais chimique concentré pour l'alimentation des plantes à fleurs et feuillage ornemental. La végétation produite par l'usage de cette solution fertilisante est prodigieuse; non seulement il donne aux plantes un aspect splendide, une floraison et une feuillaison étonnantes, mais encore il remet en état les plantes malades ou négligées. Aux fleurs coupées, il donne une longue durée et un éclat incomparable en mettant une pincée de cet engrais dans l'eau.

Prix de la boîte avec notice : 4 fr. 25.

Dépot général AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE, 12, rue Confort, Lyon.

Le Gérant :
JOSEPH GEILLON.